

Là-bas...

*Là, où tout n'est qu'ordre et beauté,
Luxe, calme et volupté...*

Baudelaire y est allé, en punition, le bienheureux ! pour lui passer l'envie d'être poète. C'était méconnaître Bourbon, l'île du non-retour, la Réunion et ses lieux bien-nommés : Cilaos, Salazie, Mafate, sa côte sous le vent, et ses villes saintes.

C'était bien méconnaître les Mascareignes et ses marrons, ses Petits Blancs, ses Malbars, ses Cafres, et ses mulâtres... ses affranchis, leurs ancêtres et leurs descendants...

Au large, aucun îlot en vue. L'île est perdue sur les gouffres amers, et sous l'alphabet céleste des antipodes. Mais des hommes et des femmes y vinrent de toute direction, de l'Afrique, de l'Europe, de l'Arabie et de l'Asie.

Sur la terre rouge
quelques fruits verts inconnus
Vivre le voyage...

Le volcan, source du lieu, bordé d'un côté par la Plaine des Sables et ses remparts, se déverse de l'autre sur les longues et lentes pentes jusqu'à l'océan. La lave en fusion, au contact de l'eau, se fige en rochers noirs et donne à l'île quelques hectares de plus.

Les montagnes et les vallées sont accidentées comme bris de verre acéré et les à-pics donneraient le vertige, si n'étaient les fougères arborescentes, les immenses agaves, les haies de bananiers et les tentures colorées des bougainvilliers. Rasant les hautes falaises, les paille-en-queue se croisent en lents ballets.

Là, où tout n'est que cirque et caldera,
ravine et lagon...

La mémoire des habitants est gravée au fer rouge des éruptions du volcan et à l'eau forte des typhons.

Loin du vieux continent, on ré-envisage les formes aiguës de l'origine du monde et sa violence, et sa beauté de paradis terrestre.

Les typhons balaient tout. Les pluies tropicales forment des torrents et des ravines qui entraînent les routes et les terres. Il faut à la force des muscles approvisionner les cirques isolés. Et tout est à reconstruire...

Mais à chaque fois, des graines volent; tout repousse, et très vite. Et le feu-même rend seul possible la germination des fruits de certains arbres. Comme si, même le pire était nécessaire.

Brise tropicale
La courbe des palmes
nous repose

Là-bas, les hommes habitent des maisons légères au toit dentelé et aux façades vert d'eau, bleu azur, rouge brique, rose saumoné, gris et blanc... perdues dans la verdure.

Dans le lagon, ils pêchent à la gaulette devant les ouvertures de la barrière de corail ; et sur les hauts, ils cultivent des lentilles et des chouchous dans des îlets du bout du monde

Les routes qui ne passent pas dans un défilé rocheux ou carrément sur la mer sont bordées de flamboyants rouges, ou de jacarandas mauves, d'autres d'hortensias bleus, ou d'arums blancs.

Sous des cahutes de fortune, quelques vendeurs, à l'ombre, palabrent en créole dans l'attente d'un hypothétique acheteur de litchis, d'ananas ou de paniers tressés en vacoa...

Dans les vallées, ou les bois de couleur, les cascades finissent dans des chambres émeraudes et fraîches. Là, le dimanche, dans de vastes pique-niques se mélangent toutes les couleurs de peau : cuir cirage, bronze hindou, café au lait plus ou moins clair, jaune chinois, rousseur et blanc laiteux latin.

Là, où tout est jardin, couleur et parfum...

Baudelaire y est allé...

Toujours dans l'après-midi, le ciel se charge de lourdes nuées grises; mais la température ne cesse d'augmenter et une délicieuse odeur de fleurs et de fruits retombe lourdement sur la terre. L'air se parfume de mangue, de frangipanier, de ylang-ylang... et l'ombre moite des marchés exhale le curry, le géranium et la vanille. La vanille... doux parfum de nos desserts d'enfance. Mais chaque matin, le monde renaît dans une lumière de début de la création. Les palmes immenses s'immobilisent dans le ciel bleu et les tourterelles miniatures chantent différemment.

Touffeur humide
À chaque nœud de la tige
un bouquet blanc

Dans les jardins, les couples se promènent sous les tamarins et les cocotiers en se tenant par la taille et les enfants se poursuivent dans le ruissellement des jets d'eau. Dans l'allée des camphriers passe la robe rouge tison d'une créole et le blanc pur d'une djellaba. Les orchidées fleurissent sous les fougères et sous la pluie, tandis que l'oiseau cardinal vient manger les miettes sous la table.

Là, où tout est violent, épicé et voluptueux,
Baudelaire y est allé...

Il aima la créole, la malabaraise, les ragoûts et les fleurs exotiques. Il chanta le premier, trop tôt, la femme noire, et les esclaves aux pieds nus. Pour punir son audace et sa liberté d'esprit, son siècle a dit de lui qu'il se plaisait dans la fange.

Comment expliquer que l'acidité violente du combava réveille les papilles des habitants du vieux monde ?

Étrangement ce clou de terre dans l'océan Indien vient compléter chez nous un manque, comme si en ce monde, tout était lié, comme si en ce monde, rien n'était inutile ou redondant. Rien ne se répète. Rien de déjà vu. Chaque caillou, chaque pays, chaque vivant apporte au monde quelque chose qui manquait.

Et sur ce joyau sorti des eaux, perdu dans l'immensité, au sud de l'autre hémisphère, je retrouve une parentèle inconnue et manquante à ma cosmogonie.

Lointain cousinage
À l'autre bout du monde
le patois de mon enfance

Et j'y rencontre quelques sœurs en haïku.

Sous le flamboyant
rouge de l'amitié
le blanc du haïku

Monique Leroux Serres

[CHIYO-NI Une femme éprise de poésie](#), Ed. Pippa, janvier 2017
(haïkus traduits et présentés) Gace Keiko et Monique Leroux Serres